

J'ai écrit le texte qui suit pour répondre à une question qui m'était posée, dans le cadre d'une table ronde (journées Histoire et mémoire dans le livre de jeunesse organisées par l'IUFM des Pays de la Loire, les 8 et 9 juin 2005). Il n'était pas destiné à être "mis en ligne". Je n'y vois cependant aucun inconvénient. Il faut juste garder à l'esprit que j'ai écrit ce texte pour le prononcer. Et je remercie chaleureusement Françoise Claquin et Anne Collinot d'avoir suscité et permis cette parole.

Guy Jimenes

Je n'ai pas l'habitude de ce type d'intervention, c'est même la première fois que je participe à de telles journées. Vous me pardonnerez -je l'espère!- de lire cette contribution.

Pour répondre à la question qui m'est posée (comment, en tant qu'auteur, je m'empare de la guerre d'Algérie), je dois en passer par l'enfance.

Il y a une vingtaine d'années, déjà vieux jeune homme, mais encore jeune auteur, j'ai rédigé, à la demande d'un éditeur, une notice biographique pour la sortie de mon premier livre. La voici : *"Je suis né en 1954 dans un village dont le nom sonne comme un titre de western : Rio-Salado, près d'Oran. Je suis venu en France avec ma famille en 1963. "Roumi", Français, pied-noir, espagnol d'origine, j'ai du mal à me sentir "enraciné" où que ce soit (d'ailleurs je n'aime pas bien ce mot), mais je garde une grande nostalgie du soleil méditerranéen."*

Cette présentation rendait compte de faits objectifs : année et lieu de naissance, date d'arrivée en France, à l'âge de 9 ans. Et ceux qui s'intéressaient à l'histoire récente pouvaient déduire que je n'avais pas, comme la plupart, quitté l'Algérie à son Indépendance, mais un an plus tard. Je tenais à marquer ma singularité.

Ces mots exprimaient aussi quelque chose de plus subjectif : ma défiance à l'égard de la notion d'enracinement.

Je souris aujourd'hui de l'inconséquence et de la naïveté qu'il y avait à proclamer cette défiance en affichant, dans le même élan, mes origines... L'attitude d'un affamé qui, s'étant cassé le nez devant sa boulangerie fermée, tournerait les talons en prétendant : "Même pas faim!"

La vérité est que je n'y pouvais rien. Personne ne peut rien en ce domaine. *"J'ai été engendré, chacun son tour, et depuis c'est l'appartenance, écrit Romain Gary au début de Pseudo. On est tous des additionnés."* Et mes préventions à l'encontre de "ceux qui sont nés quelque part" sont restées les mêmes.

Par exemple, la propension de mes contemporains à prospecter leur généalogie m'agace terriblement, moi qui ai expérimenté à deux reprises le tracasserie relative à la simple obtention de mon extrait de naissance pour l'établissement d'un passeport, puisque je suis considéré comme Français né à l'étranger. (Au passage, le centre administratif du Ministère des affaires étrangères qui délivre ce papier se trouve à Nantes, de sorte qu'en étant parmi vous aujourd'hui j'ai le sentiment d'être au plus près de mes racines !)

Mes parents ayant fait le choix de rester dans l'Algérie nouvellement indépendante, j'ai vécu une année scolaire 1962-1963 assez édifiante, où mes petits camarades algériens me signifiaient que je n'avais plus rien à faire dans ce pays, qu'il avait cessé d'être le mien -ce que je peux comprendre. A la rentrée suivante, dans un bourg du Loiret, j'entendrais, sur le même air, la chanson en écho : qu'est-ce que je venais faire ici, je n'étais pas chez moi, "retourne d'où tu viens" -ce que je peux comprendre aussi. Il n'y a rien à regretter. Bien qu'humiliante, l'expérience de la minorité peut être formatrice.

J'ai évoqué cela dans une nouvelle intitulée *Un devoir de mémoire*. Notre petite histoire familiale se voyait télescopée et annexée par la grande.

L'histoire... le premier gros mot est lâché ! Est-ce pour cette raison liée à l'enfance que, par contrecoup, je ne me suis pas senti à l'aise avec l'histoire en tant que discipline scolaire, au collège puis au lycée ? Je n'y prenais pas grand intérêt, il faut bien le dire, en partie parce que je la ressentais, confusément, comme abstraite, impuissante à rendre compte d'une certaine complexité. Il me semblait trouver davantage de vérité dans la littérature : *Sa Majesté-des-Mouches, Jeckyll et Hyde, La Métamorphose, Vas-y Béru, Crime et châtement*, etc... J'évoque aussi, dans la nouvelle déjà citée, un sentiment d'injustice : d'un certain massacre perpétré à Oran le 5 juillet 1962, dont j'entendais parler dans ma famille, pendant longtemps les livres n'ont pas rendu compte.

Et j'aurais pu, par réaction, donner dans une sorte de repli communautaire, comme on dit si facilement aujourd'hui, mais j'ai pris conscience de certains amalgames. Dans cette absence, ce

déni, s'engouffraient des intérêts dont je ne pouvais pas être dupe : ceux de nostalgiques de l'Algérie française, au sens politique, qui récupéraient l'événement, vociférant leur dépit de la décolonisation et exploitant le sentiment d'avoir été trahi.

Dans les années 70, j'avais fait mes choix et placé mes sympathies, voire quelques-unes de mes convictions, à gauche, anticolonialiste, résolument. Ça n'empêche, j'étais consterné par certains préjugés et ne pouvais me reconnaître tout à fait, non plus qu'aucun de mes proches, dans la caricature des exploiters racistes.

Tel était l'air du temps, et ses simplifications. Mais était-ce propre à ce temps-là ? Je veux dire : l'air du temps n'est-il pas, par définition, simplificateur ? Peut-être n'y a-t-il pas, alors, de possibilité d'histoire récente, et la société doit-elle se satisfaire d'approximations, d'enquêtes plus ou moins approfondies, d'essais à caractère polémique, d'éditoriaux partisans modelant une opinion publique. Loin du travail rigoureux des historiens qui requiert du temps, et le passage du temps, pour établir les faits et les relier entre eux...

Le passage du temps... J'aurai failli y croire ! Mais Benjamin Stora, qui contribue à établir l'histoire de la Guerre d'Algérie, a dû quitter, cette année, le Salon du livre de Paris sous escorte, après un débat, menacé par des tenants de l'Algérie française !

D'un côté, ce type de provocations à relents de colonie, et de la part de l'Etat lui-même, semble-t-il, à l'occasion d'une loi votée au Parlement ; de l'autre, des "Indigènes" auto-proclamés "de la République".

Et c'est reparti, comme en 60 ! Non plus avec les mêmes, plus de quarante ans après, avec leurs enfants, voire les enfants de leurs enfants ! Et d'autant plus virulents, ceux-là, qu'ils se réclament de drames qu'ils n'ont pas vécus, par un phénomène paraît-il classique de sur-identification. C'est généalogique !

Faute d'avoir été explicité, le passé colonial de la France resurgit, sur le mode polémique et indigné qui colle si bien notre époque hyper réactive.

De sorte qu'après l'avoir été dans l'histoire en train de s'écrire, nous revoilà englués, cette fois dans la mémoire, le second des deux gros mots. Dans *les* mémoires, qui s'additionnent et s'allient par intérêt, ou se combattent et s'excluent. Mémoires collectives de tels et tels groupes, communautaires ou politiques ou religieux, ou les deux, ou les trois, mémoires manipulées, manipulantes, tirant à elles la couverture de l'histoire.

(Opportune notion de mémoire, qui autorise de stupéfiants amalgames, confusions, mises à niveau. Ainsi le sélectionneur de l'équipe de France de foot a-t-il plaidé pour une atténuation de la sanction prise à l'encontre de son gardien de but cracheur international sur arbitre "au nom de la mémoire", je mets les guillemets, je l'ai entendu à la radio, alors même que je rédigeais la présente contribution...)

J'aimerais croire que la capacité à s'indigner soit tout à fait salutaire et fonctionne comme un levier pour corriger les injustices. Mais... j'ai soupé de l'indignation ! Pendant des années, je n'ai pas regardé jusqu'au bout un Dossier de l'écran à la télévision, ni écouté un Téléphone sonne à la radio, sur le thème de la Guerre d'Algérie : agressé, littéralement estomaqué par ces passions antagonistes, ces frustrations, ces rancœurs, ces morts des uns jetés à la figure des autres, je tournais chaque fois le bouton. La rhétorique du pathos, ça allait, je connaissais, petit j'étais tombé dedans.

L'indignation s'adresse aux viscères, quand il faudrait parler à la raison. Elle est exclusive et n'aide pas vraiment à comprendre. Au fond, derrière le masque, l'indigné se rassure, les poils qu'il fait se hérissier, il les caresse dans le bon sens.

Cela procède de la bonne conscience et de la mauvaise, qui ne sont jamais très éloignées. Mon petit bourg du Loiret, en 1963, où quelques-uns s'indignaient de l'arrivée des "rapatriés d'Algérie", ne se trouvait-il pas tout près de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande dont l'histoire, ô combien récente alors, connaissait une tranquille amnésie...

J'en arrive aux livres. La littérature pour la jeunesse reflète notre temps, à tout le moins nos représentations et quelques-uns de nos mythes... Pour les auteurs que nous sommes, nos éditeurs et les passeurs que vous êtes, il peut être tentant et valorisant, dans une démarche de rapprochement, de séduction, voire d'identification au public adolescent, de nous poser en champions de causes vertueuses et en pourfendeurs des injustices. J'essaie, autant que possible, de m'en garder.

Comme tout un chacun, je déplore (je condamne même, rendez-vous compte !) la guerre et le racisme... Écrivant *Le Ciel déchiré*, "roman de la mémoire", j'évoque les combats déterminants de Monte-Cassino en mai 1944, les combats du Corps expéditionnaire français, armée coloniale composée en majeure partie de Nord-Africains, j'aborde de plain-pied ces questions. J'assume ma responsabilité d'auteur, je ne me défile pas, mais je ne vais pas vous faire le coup de l'engagement,

simplement eu égard à la mémoire de ces soldats engagés, eux, et quelquefois malgré eux...

Mon père, avec qui j'ai beaucoup parlé quand j'écrivais ce livre, et qui a vécu les combats de Monte-Cassino, m'a dit que je lui avais apporté une vue d'ensemble, une perspective, historique pour le coup, qu'il n'avait pas. Cela m'a beaucoup touché. Mais il sait, lui, quelque chose que je ne saurai jamais et qu'il a éprouvé, alors et là-bas, dans sa chair. Ce "manque", entre guillemets, je serais malvenu de le compenser, maintenant et ici, par de l'indignation.

Les faits de la guerre évoquée dans *Le Ciel déchiré* n'ont pas directement à voir avec celle d'Algérie. Il suffit pourtant de quelques rapprochements : le jeune sergent Ahmed Ben Bella se battait à Monte-Cassino, ce qui lui vaudra d'être décoré par De Gaulle. Et le 8 mai 1945 sera aussi le jour des manifestations indépendantistes dans le Constantinois, réprimées avec la violence et la férocité que l'on sait par les autorités françaises. Un même fil relie tous les événements. Tant pis pour la banalité, mais connaître le passé me semble une nécessité et une garantie pour comprendre le présent.

A condition de ne pas se l'accaparer et de ne pas projeter dans nos fictions un état d'esprit actuel, et de ne pas juger les événements et les comportements d'alors avec nos considérations d'aujourd'hui et notre prêt-à-porter d'opinions.

Je n'ai pas toujours une opinion, d'ailleurs. Bien malin qui dira, par exemple, si le personnage du lieutenant dans *La Protestation* tend vers le héros ou vers le salopard. Mes personnages sont souvent traversés par des contradictions et *La Protestation* n'est pas un livre rassurant. Ce n'est pas pour autant un livre désespérant. Le narrateur a pris de la distance, c'est un adulte qui se souvient d'un moment particulièrement éprouvant de son adolescence et qui se reconstruit. *La Protestation* est donc un roman sur la mémoire.

De la mémoire aussi. On pense en le lisant à la dictature militaire chilienne, voilà encore de l'histoire récente, mais c'est "mon" Algérie que j'évoque sans que ça paraisse, de manière quasi clandestine : non pas tant au niveau de l'intrigue, davantage dans celui de l'ambiance, de la tension liée à la violence, à l'insécurité.

Voilà. Il y aurait à compléter, à préciser et à nuancer, sans doute, les propos que je viens de tenir. Et je m'illusionnerais le premier si je me posais en Super Lucide dénonçant à coup sûr les illusions du jour au nom de ma petite singularité méditerranéenne passée, vous savez : "Je suis né en dans un village dont le nom sonne comme un titre de western..." Les représentations complaisantes de la nostalgie ne sont pas moins sujettes à caution que celles démagogiques de l'air du temps.

Au fond, je n'ai écrit qu'une seule fois directement sur mon pays d'enfance, la nouvelle *Un devoir de mémoire*. Mais *Le Ciel déchiré* s'y rattache par la bande, si je puis dire, et *La Protestation* par la contrebande. Je pourrais ajouter *La Nuit des otages*, roman que j'ai situé au Pays basque mais où affleurent les mêmes préoccupations. Et même, sans trop extrapoler, *Nôar le corbeau*, puisque ce conte parle symboliquement du racisme et de la peur de l'anéantissement.

Je répondrai donc ainsi à la question qui m'est posée : l'Algérie me tient, probablement davantage que je ne m' "empare" d'elle, lancinante, insaisissable -comme le mouvement des vagues !

C'est à partir d'elle que j'écris -partir d'elle !- puisqu'elle me constitue. Elle m'aura au moins enseigné que l'ennemi naturel est en nous-même et que nous avons d'abord à combattre nos démons. L'écriture le permet, dans un processus jubilatoire, de transposition, d'élaboration et de mise à distance.

Et je tenais à vous dire pour finir, même si cela sort du cadre, que je tente d'éprouver ma liberté et de l'exercer exactement de la même manière lorsque j'écris d'autres livres relevant de la joie de vivre et du "simple", comme ils disent, plaisir de lire.

Je vous remercie.